

**LES SPECTRES DU TOTALITARISME DANS
*LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES***

**THE SPECTRA OF TOTALITARISM IN
*THE ELEMENTARY PARTICLES***

David BOUCHER

Université de Montréal, Canada

david.boucher@umontreal.ca

Mots-clés : Houellebecq, totalitarisme, Mai 68, anticipation, dystopie, utopie

Résumé : Le roman d'anticipation *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq s'intéresse au moment culturel et politique que fut Mai 68, tout en imaginant les conséquences de cette révolution dans un proche avenir totalitaire peuplé de posthumains. Influencé par Auguste Comte et par Aristote, l'auteur développe dans le prologue le concept de « mutation métaphysique », où il évoque implicitement un moment historique de rupture et de transition, qu'il associe ensuite dans le roman à différents enjeux de la postmodernité, de la décadence et du monde dystopique de demain. À l'aide des outils théoriques propres à la sociocritique (intertextualité et interdiscursivité), et aussi en regard de différents enjeux narratologiques, est mise en lumière la vision catastrophiste de l'évolution historique et biologique signée Michel Houellebecq.

Keywords : Houellebecq, totalitarianism, May 1968, anticipation, dystopia, utopia

Abstract: The dystopian novel *Atomised*, by Michel Houellebecq, focuses on the cultural and political upheaval of May 1968. The author projects the consequences of this revolution in a totalitarian future populated by post-humans. Drawing from the writings of sociologist Auguste Comte and of Aristotle, the author develops in the prologue a concept of “metaphysical mutation” conjuring up implicitly this historic moment of rupture and transition, which the author then associates in the plot with various issues of postmodernity, decadence and the totalitarian world of tomorrow. With the help of theoretical tools often used in sociocriticism (intertextuality and interdiscursivity), and also in the light of different narratological issues, it is possible to highlight this catastrophic vision of the historical and biological evolution.

Palabras clave : Houellebecq, totalitarismo, mayo del 68, anticipación, distopía, utopía

Resumen: La novela de anticipación *Las partículas elementales* de Michel Houellebecq se interesa por al momento cultural e histórico de mayo de 1968, al mismo tiempo que plantea las imaginarias consecuencias de esta revolución en un futuro totalitario próximo, poblado de post-humanos. Influenciado por la sociología de Augusto Comte y el filósofo Aristóteles, el concepto de “mutación metafísica” propuesta en el prólogo, evoca implícitamente ese momento histórico de ruptura y transición que el autor asocia luego en la novela a diferentes cuestiones de la postmodernidad, la decadencia y el mundo distópico del mañana. Con la ayuda de herramientas teóricas propias a la sociocrítica (intertextualidad e interdiscursividad), al mismo tiempo que bajo la mirada de diferentes valores narrativos, es posible poner en evidencia esta visión catastrófica de la evolución histórica y biológica que afirmaba Michel Houellebecq.

L'AVENIR TERRIBLE

La phrase d'ouverture de la somme philosophique de Hannah Arendt intitulée *Les origines du totalitarisme* témoigne d'une lucidité pessimiste qui annonce presque une catastrophe à venir : « Rien ne caractérise mieux les mouvements totalitaires en général, et la gloire de leurs leaders en particulier, que la rapidité surprenante avec laquelle on les oublie et la facilité surprenante avec laquelle on les

remplace » (Arendt, 2002 : 611). L'enfant terrible de la littérature française contemporaine, Michel Houellebecq, prix Goncourt 2010, propose une œuvre aux accents dystopiques où se révèle comme une ombre et presque euphoriquement un monde totalitaire nouveau genre et en puissance. Cela est démontrable en abordant l'ensemble du récit sous l'angle de la sociocritique, et ce, afin de mettre en lumière, pour reprendre les mots d'Edmond Cros, « un point d'intersection de deux axes, un axe vertical et un axe horizontal » (Cros, 2003 : 57), à savoir intertextualité et interdiscursivité. Les relations intertextuelles entre le prologue des *Particules élémentaires* et la pensée d'Auguste Comte seront d'abord analysées, tout en appuyant ce rapprochement par un commentaire sur la forme générale du roman; l'interdiscours transhumaniste des personnages principaux, indissociable du libéralisme hédoniste décrié par l'auteur, ainsi que la question du « qui parle? » au sein de la narration seront ensuite explorés dans un deuxième et troisième temps, pour mieux révéler la vision catastrophiste signée Michel Houellebecq.

1. L'ÉTAT TOTALITAIRE

Dès le prologue des *Particules élémentaires* (1998), le narrateur évoque l'idée d'une mutation métaphysique, selon une explication qui n'est pas étrangère à la pensée d'Auguste Comte,¹ que le narrateur cite à quelques reprises dans le roman :

À l'époque où vécut Djerzinski, on considérait le plus souvent la philosophie comme dénuée de toute importance

¹ À ce sujet, voir l'article de George Chabert, qui met en lumière différents rapprochements à faire entre la vie et la pensée de Comte et *Les particules élémentaires* (Chabert, 2002 : 187-204).

pratique, voire d'objet. En réalité, la vision du monde la plus couramment adoptée, à un moment donné, par les membres d'une société détermine son économie, sa politique et ses mœurs. Les mutations métaphysiques – c'est-à-dire les transformations radicales et globales de la vision du monde adoptée par le plus grand nombre – sont rares dans l'histoire de l'humanité. Par exemple, on peut citer l'apparition du christianisme. [...] Lorsque le christianisme apparut, l'Empire romain était au faîte de sa puissance; suprêmement organisé, il dominait l'univers connu; sa supériorité technique et militaire était sans analogue; cela dit, il n'avait aucune chance. Lorsque la science moderne apparut, le christianisme médiéval constituait un système complet de compréhension de l'homme et de l'univers; il servait de base au gouvernement des peuples, produisait des connaissances et des œuvres, décidait de la paix comme de la guerre, organisait la production et la répartition des richesses; rien de tout cela ne devait l'empêcher de s'effondrer (Houellebecq, 2010 : 7-8).

Deux rapprochements avec le *Discours sur l'Esprit positif* d'Auguste Comte s'imposent au sujet de cet extrait-clé du prologue pour en révéler la teneur et les enjeux intertextuels. Premièrement, comme l'a évoqué autrement l'étude de George Chabert, les mots du narrateur, pour ne pas dire son raisonnement, ne sont pas sans rappeler la théorie comtienne des trois états : l'état théologique, caractéristique de notre civilisation lorsque le religieux régissait l'ensemble des mœurs (comme par exemple au Moyen Âge); l'état métaphysique, qui s'est manifestée dans la société européenne alors que le philosophique cherchait à répondre aux grandes questions du devenir humain (comme par exemple durant les Lumières); l'état

positif, où la science s'imposa définitivement comme référent ou valeur ultime durant le XIX^e siècle en Occident :

Suivant cette doctrine fondamentale, toutes nos spéculations quelconques sont inévitablement assujetties, soit chez l'individu, soit chez l'espèce, à passer successivement par trois états théoriques différents, que les dénominations habituelles de théologique, métaphysique et positif pourront ici qualifier suffisamment, pour ceux, du moins, qui en auront bien compris le vrai sens général. Quoique d'abord indispensable, à tous égards, le premier état doit désormais être toujours conçu comme purement provisoire et préparatoire; le second, qui n'en constitue réellement qu'une modification dissolvante, ne comporte jamais qu'une simple destination transitoire, afin de conduire graduellement au troisième (Comte, 2002 : 6).

Deuxièmement, Houellebecq pastiche volontairement et sans ironie la langue du sociologue : sur le plan stylistique, la description vise l'objectivité et non pas la littéarité; il dévie mimétiquement et reprend simultanément à son compte mots, idées et articulations conceptuelles comtiennes, comme en fait foi sa brève analyse du déclin du christianisme médiéval en Europe (« Lorsque la science moderne apparut, le christianisme médiéval constituait un système complet de compréhension de l'homme et de l'univers [...]. »), laquelle est en lien direct avec un autre extrait du *Discours sur l'Esprit positif* :

Ce système ayant été, depuis la fin du Moyen Âge, comme il l'est encore, le principal point d'appui social de l'esprit métaphysique, soit d'abord contre la théologie, soit ensuite aussi contre la science, on conçoit aisément que les classes

qu'il n'a pu développer doivent se trouver, par cela même, beaucoup moins affectées de cette philosophie transitoire, et dès lors mieux disposées à l'état positif (Comte, 2002 : 44).

Tous ces parallèles permettent un dernier constat : en matière d'histoire, l'idée de transition, de transformation ou de mutation caractérise autant l'analyse de Comte que celle de Houellebecq, chez qui elle constituera la substance même, le tissu de l'intrigue des *Particules élémentaires*. Effectivement, un peu à la manière du sociologue français, qui évoque l'idée de différentes phases à l'intérieur même de chaque état (le fétichisme, dans son acceptation anthropologique, par exemple, serait une phase de l'état théologique), Houellebecq décrira négativement l'état positif du monde contemporain dans sa transition vers une phase nouvelle,² ou plutôt vers un autre *état* possiblement dystopique : la posthumanité.

² Il est pertinent de noter que le personnage principal, dans les pages de son journal, évoque en ces termes cette idée de phase : « Aucune mutation métaphysique, devait noter Djerzinski bien des années plus tard, ne s'accomplit sans avoir été annoncée, préparée et facilitée par un ensemble de mutations mineures, souvent passées inaperçues au moment de leur occurrence historique. Je me considère personnellement comme l'une de ces mutations mineures » (Houellebecq, 2010 : 179). L'épilogue abonde dans le même sens, tout en démontrant que les coupes et la compréhension du processus historique chez Comte et chez l'auteur ne sont pas les mêmes, ce dernier étant aussi influencé par les penseurs de la décadence, comme Spengler par exemple : « [...] c'est ainsi que l'histoire humaine, du XV^e au XX^e siècle de notre ère, peut essentiellement se caractériser comme étant celle d'une dissolution et d'une désagrégation progressives » (Houellebecq, 2010 : 309). À ce sujet, voir l'article de Kim Doré, qui traite de ces questions selon l'angle du concept d'évolution (Doré, 2002 : 67-83).

Le terme « métaphysique », crucial pour comprendre la nature de la mutation, doit toutefois être compris à la lumière d'Aristote et non pas de Comte, bien que ce dernier l'utilise pour élaborer sa philosophie de l'histoire. Le philosophe grec la définit comme suit : « Il y a une science qui étudie l'être en tant qu'être et les attributs qui lui appartiennent essentiellement. Elle ne se confond avec aucune des sciences dites particulières, car aucune de ces autres sciences ne considère en général l'être en tant qu'être [...] » (Aristote, 2003 : 21-24). Aristote considérait la métaphysique comme la philosophie première, ses deux grandes branches étant l'ontologie, l'étude de l'existence (« l'être en tant qu'être »), et l'épistémologie, l'étude de la connaissance, où penser le sujet et l'objet permet de fournir une réponse à la question : « Qu'est-ce que connaître et quelles sont ses implications? » L'approche ontologique est liée à l'analyse du changement – accidentel ou substantiel – dans sa relation à la permanence; l'idée de mutation métaphysique chez Houellebecq (décrite comme « transformations radicales et globales de la vision du monde adoptée par le plus grand nombre ») se présente indéniablement comme un changement substantiel.

Comme le font remarquer plusieurs critiques, cette notion philosophique présente dans *Les particules élémentaires* trouve en partie son corrélat – pour ne pas dire son tremplin – dans la période de révolte de Mai 68, dont le but était de liquider les anciennes valeurs et qui a donné naissance, entre autres, à la mouvance *New Age*. Par différents aspects, le roman évoque cette *phase* de transformation sociale en l'exécrant et en démontrant simultanément qu'elle fut l'une des conditions *sine qua non* pour l'avènement d'un nouvel état historique à la fois inquiétant et euphorisant : l'ère de la posthumanité. L'épilogue est sans équivoque dans son analyse sociologique du phénomène lorsqu'elle se réfère à Hubczejak, un scientifique qui jouera un rôle crucial dans l'avènement de cette nouvelle ère :

De l'avis général, le véritable trait de génie d'Hubczek fut cependant, par une appréciation incroyablement précise des enjeux, d'avoir su retourner au profit de ses thèses cette idéologie bâtarde et confuse apparue à la fin du XX^e siècle sous l'appellation de *New Age*. Au-delà du répugnant mélange d'écologie fondamentale, d'attraction pour les pensées traditionnelles et le " sacré " qu'il avait hérité de sa filiation avec la mouvance hippie et la pensée d'Esalen, le *New Age* manifestait une réelle volonté de rupture avec le XX^e siècle, son immoralisme, son individualisme, son aspect libertaire et antisocial; [...] il constituait en réalité un puissant appel à un changement de paradigme (Houellebecq, 2010 : 311).

Bien que la toute fin du récit célèbre le triomphe du posthumain, l'avènement de ce dernier est, tout au long du roman, discrètement associé à un futur « état totalitaire » (dans le sens comtien du terme), fruit d'un Occident hyperscientifique condamné par les vecteurs de changements qui le caractérisent désormais : la décadence hédoniste soixante-huitarde, l'amoralité individualiste et le néolibéralisme économique triomphant, autant de symptômes de la « société érotique-publicitaire où nous vivons » (Houellebecq, 2010 : 161). La poétique de l'œuvre invite tacitement le lecteur à cette prise de conscience.

Dans sa dimension formelle et actantielle, *Les particules élémentaires* confirme l'avènement de ce nouvel état historique, pour mieux dire que la rupture culturelle opérée durant les années 1960 a ouvert la porte à une rupture dans l'idée même de nature humaine, comme en témoigne de façon symptomatique à cette époque la pensée de la *French Theory*, pour reprendre les mots de Cusset. L'organisation générale de l'œuvre en trois grandes sections relate symboliquement,

par les titres desdites sections et par leur contenu, les étapes et les misères de la mutation métaphysique en lien avec l'idée de rupture et, de surcroît, de dictature. *Le royaume perdu* raconte les déboires des années soixante / soixante-dix par l'enfance et l'adolescence malheureuses des deux personnages principaux, les deux demi-frères Bruno et Michel Djerzinski, tous deux victimes de parents post-modernes davantage intéressés par leur réussite personnelle et leur bien-être individuel que par l'éducation de leurs enfants; *Les moments étranges* évoque la condition déshumaine et les misères sexuelles de Bruno et Michel à l'âge adulte dans le monde contemporain (la fin des années 1990, date de sortie du roman) : le premier est un professeur de littérature déchu qui fantasme sur ses élèves et fréquente les camps de nudisme en quête d'escapades sexuelles et le deuxième est un biologiste brillant qui, dans le désert de sa vie émotive, contribuera à l'avènement de la posthumanité, avant de se suicider, comme pour mieux signifier la fin de l'Homme; *Illimité émotif* se veut une anticipation du futur, et évoque la *solution finale* à cette humanité souffrante, déboussolée et individualiste, à savoir la mise en pratique des théories de Michel Djerzinski relatives aux particules élémentaires, qui mèneront à la disparition de l'humanité. Autrement dit, cette structure générale tripartite relève d'une pensée utopique problématique, vaguement résumable de la façon suivante : les changements et bouleversements des années 1960-1970 (phase cruciale de la mutation métaphysique, selon la lecture sociologique du narrateur), de concert avec l'avènement d'une société de consommation hédoniste, individualiste et plus encore, ont plongé l'Occident dans un « présent décadent », fait de moments étranges; tout cela fut le prétexte, voire l'opportunité, pour inventer un futur illimité, infini, un nouvel état de l'être humain, celui du *surhomme* éternel. Aux figures de Comte et d'Aristote vient donc s'ajouter celle de Nietzsche.

2. *ALSO SPRACH DER ÜBERMENSCH*

Bien qu'il n'y ait ni camp de concentration ni terreur policière dans *Les particules élémentaires*, ce roman suggère – pour ne pas dire « semble souhaiter » – que la rupture tout juste évoquée amènera l'opposé du libertarisme hippie, à savoir un monde aux accents crypto-totalitaires débarrassé de l'humanité. Cela est décelable à travers la substance et la finalité du discours de l'œuvre en général et de celui des personnages, à savoir l'avènement futur du posthumain. Pur produit d'une utopie qui s'est révélée dangereuse au XX^e siècle, ce discours n'est pas sans rappeler l'idée d'*übermensch* fantasmée par Nietzsche et récupérée par le nazisme, qui visait à ressusciter du fond des âges mythiques une race germanique de seigneurs blonds. La réussite du projet tranhumaniste dans le roman, délibérément souhaitée par les personnages principaux, constitue le thème du poème liminaire dans le prologue, et indique d'emblée sa réalisation : « Nous vivons aujourd'hui sous un tout nouveau règne, / Et l'entrelacement des circonstances enveloppe nos corps, / Baigne nos corps, / Dans un halo de joie. » (Houellebecq, 2010 : 9). Donnant voix à l'*übermensch* (le « nous », qui ne se révèle pleinement qu'à la fin de l'intrigue), ce poème dit que l'utopie est réalisable et réalisée. C'est cet aspect qui fait l'originalité de cette dystopie, laquelle apparaît dès lors à certains égards comme une utopie littéraire à la Thomas More. Car ce livre cherche à faire croire que le pire appartient au présent et non pas au futur, comme si la domination du posthumain sur l'humanité ancienne, « à peine différente du singe » indique le texte (Houellebecq, 2010 : 316), était souhaitée de tout cœur et proposée au lecteur par-delà le bien le mal.

Un détour par la pensée de Bakhtine permet de mieux cerner cette représentation problématique du futur, autant que l'interdiscours « fascisant » qui la sous-tend. Dans son essai intitulé *L'œuvre*

de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance, le théoricien russe démontre que l'auteur français ne fait pas que reprendre différents éléments du carnaval dans ses œuvres, il prouve que l'interdiscursivité carnavalesque y est active, car elle invente du neuf, elle participe à l'avènement d'une conscience historique, celle du passage du Moyen Âge, « caractérisé par le ton sérieux exclusif » (Bakhtine, 2008 : 82), vers celui de la Renaissance, « où le rire est devenu l'expression de la conscience nouvelle, libre, critique et historique » (Bakhtine, 2008 : 82). Par différents moyens de mise en forme (humour grotesque appuyé par l'exagération et l'hyperbolisme, parodie et satire des discours savants, etc.), l'œuvre de Rabelais récupère l'imaginaire du carnaval – son rire et son principe d'inversion – pour opérer un renversement des anciens codes sociétaux. À son tour, Houellebecq exploite une interdiscursivité transhumaniste pour témoigner du renversement des anciennes valeurs (celles évincées de façon accélérée par Mai 68), mais aussi pour lui donner une forme concrète, l'utopie du posthumain, et la cautionner par l'anticipation. Il cherche par le texte à proposer du neuf (une humanité autre, supérieure, améliorée) et à participer littérairement à l'avènement d'une conscience historique nouvelle, en phase avec la condition posthumaine souhaitée. En tirant l'anticipation vers l'autofiction,³ il crée des zones d'incertitude entre le fictif et le réel, donnant ainsi plus de force à la voix de ses personnages et de son narrateur, qui proposent le même projet.

Le discours des deux personnages principaux, Michel et Bruno, lorsqu'ils débattent du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, consti-

³ Fait connu, le roman *Les particules élémentaires* s'inspire de la vie de l'auteur (son enfance, ses relations parentales, etc.), le prénom Michel, identique à celui de l'auteur, venant renforcer cet indice.

tue un premier indice d'un monde totalitaire à venir. Usant d'un discours à mi-chemin entre celui du sociologue et du critique littéraire, la position de Bruno sur le roman d'Huxley pose problème, non seulement par la médiocrité de sa compréhension de l'œuvre du romancier anglais, mais aussi par sa vision d'un futur idéal, qui révèle le monde contemporain et ses aspirations depuis les années 1960 :

Je sais bien, continua Bruno avec un mouvement de la main comme pour balayer une objection que Michel n'avait pas faite, qu'on décrit en général l'univers d'Huxley comme un cauchemar totalitaire, qu'on essaie de faire passer ce livre pour une dénonciation virulente; c'est une hypocrisie pure et simple. Sur tous les points – contrôle génétique, liberté sexuelle, lutte contre le vieillissement, civilisation des loisirs, *Brave New World* est pour nous un paradis, c'est en fait exactement le monde que nous essayons, jusqu'à présent sans succès, d'atteindre (Houellebecq, 2010 : 157).

Le raisonnement de Bruno laisse perplexe, entre autres parce qu'il démontre que ce professeur de littérature est incapable de bien interpréter l'œuvre d'Huxley (*Brave New World* est véritablement une dystopie) et aussi parce que sa lecture est tributaire d'une mauvaise foi qui l'habite (il s'approprie ce roman en y projetant ses propres idées). En même temps, ce raisonnement effraie, parce qu'il dit la vérité sur une tendance de la société actuelle (celle des loisirs, de la jeunesse, du sexe, etc.) « que nous essayons, jusqu'à présent sans succès, d'atteindre ». Le discours de Michel est différent en apparence, car il relève de la langue scientifique, tout en empruntant à l'analyse historique; néanmoins, son contenu demeure le même, en plus de présenter l'eugénisme nazi de façon presque banale :

Parmi les écrivains de sa génération, il était certainement le seul capable de pressentir les progrès qu'allait faire la biologie. Mais tout cela serait allé beaucoup plus vite sans le nazisme. L'idéologie nazie a beaucoup contribué à discréditer les idées d'eugénisme et d'amélioration de la race; il a fallu plusieurs décennies pour y revenir (Houellebecq, 2010 : 158).

Un peu à l'image de son frère, Michel adhère à une pensée utopique dangereuse, entre autres parce que sa conception du savoir scientifique ne semble entretenir aucune relation avec sa dimension éthique et philosophique : pour paraphraser l'auteur de *Pantagruel*, « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » (Rabelais, 1964 : 137); à vrai dire, les mots de Michel font appel, d'une certaine manière, à une possible « ruine de l'humanité », en banalisant le moment nazi dans l'histoire de l'eugénisme. Son nom de famille, Djerzinski, en dit d'ailleurs long à ce sujet, car il fait directement référence à Félix Djerzinski, lequel fut administrateur du Goulag, fondateur de la Tchéka et, pour reprendre les mots de Todorov, l'agent « chargé d'installer la terreur et d'exercer la répression » (Todorov, 2010 : 7-8). Par provocation ou peut-être par dépit, les discours de Bruno et Michel se présentent comme le prolongement logique et radical d'une société qui, ayant liquidé une bonne partie de ses traditions après la Deuxième Guerre mondiale, a ouvert la porte à une liquidation plus grande, celle de l'humain, de sa nature, de sa valeur.

Ce cauchemar à venir se confirme dans les mots d'un autre personnage important évoqué précédemment, le jeune scientifique Hubczek, continuateur des recherches de Djerzinski, qui apparaît à la fin du roman. Le narrateur indique à son sujet que, durant la première partie du XXI^e siècle, en récupérant certains thèmes *New Age* (spiritualité nouvelle qui, à certains égards, n'est pas étrangère à

la logique totalitaire⁴), aura su convaincre l'Occident que « l'humanité devait disparaître; l'humanité devait donner naissance à une nouvelle espèce, asexuée et immortelle » (Houellebecq, 1995 : 308), que la planète devait se rallier à un « gouvernement mondial basé sur une “ nouvelle alliance “ au slogan quasi publicitaire : “ DEMAIN SERA FÉMININ “ » (Houellebecq, 2010 : 311), etc. Jouant sur une nomenclature volontairement ambiguë, la narration invite ici à de possibles glissements sémantiques qui en disent long sur « l'avenir radieux » proposé par le scientifique : dans une logique en aval de l'euphémisme, le mot « disparaître » pourrait facilement signifier « exterminer », et l'expression « gouvernement mondial » pourrait cacher le spectre d'un « pouvoir totalitaire », car il en est l'image allégorique.

3. L'OMBRE DU DICTATEUR

La forme de l'anticipation dans *Les particules élémentaires*, c'est aussi un recours au passé simple et une narration à la troisième personne du singulier. Ces choix d'écriture détonnent avec l'évolution du roman depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, comme pour mieux interroger son époque, contester ses codes esthétiques et contredire ses valeurs. Dans l'usage du passé simple en alternance avec l'imparfait, il y a, de toute évidence, chez Houellebecq, un geste idéologique, orienté esthétiquement vers la plus pure tradition

⁴ L'occultiste Alice Ann Bailey, qui popularisa le terme *new age*, évoque, dans *L'état de disciple dans le nouvel âge*, la fusion de toutes les religions à l'intérieur d'une religion mondiale. Cette approche n'est pas étrangère à l'essence même du totalitarisme tel que défini par Luc Resson : « Le totalitarisme, par définition, vise la totalité. Son espace est celui de la clôture englobante. Rien ne lui échappe, il ne veut pas connaître de dehors » (Resson, 2008 :100-101).

du roman réaliste français du XIX^e siècle et lié à ce que Roland Barthes affirme dans le *Degré zéro de l'écriture* :

Derrière le passé simple se cache toujours un démiurge, dieu ou récitant; le monde n'est pas inexplicé lorsqu'on le récite, chacun de ses accidents n'est que circonstanciel, et le passé simple est précisément ce signe opératoire par lequel le narrateur ramène l'éclatement de la réalité à un verbe mince et pur, sans densité, sans volume, sans déploiement, dont la seule fonction est d'unir le plus rapidement possible une cause et une fin (Barthes, 1972 : 28).

Toute une génération d'écrivains a cherché à « libérer le roman », dans ses formes comme dans ses discours, d'une vision du monde close sur elle-même, pour mieux proposer « l'éclatement de la réalité ». Les expérimentations du Nouveau roman et celles de Tel Quel, qui exploitèrent entre autres la subjectivité du présent de l'indicatif, eurent des échos un peu partout sur la planète littéraire occidentale. Pas étonnant que Sollers, héraut de cette période, soit caricaturé à l'acide dans le roman de Houellebecq, comme en témoigne ce passage marqué par la vulgarité et l'injure : « Philippe Sollers semblait être un écrivain connu; pourtant, la lecture de *Femmes* le montrait avec évidence, il ne réussissait à tringler que de vieilles putes appartenant aux milieux culturels [...] » (Houellebecq, 2010 : 184-185). Ainsi, non seulement le roman cherche-t-il à abolir symboliquement cet héritage littéraire et culturel (à l'assaut d'un de ses représentants), il le fait en orientant la fiction du réel par un régime temporel qui évoque – et cache – un *démiurge récitant*.

Pour bien comprendre la question du *démiurge récitant* dans *Les particules élémentaires*, comme l'ombre d'une ombre narrative, un

autre détour théorique s'impose, cette fois-ci avec Gilles Marcotte, sociocriticien québécois, qui a analysé les expérimentations narratives du roman au Québec des années 1960-1970. Il a entre autres choses démontré que la lecture du texte social par la littérature était directement liée aux effets de sens formels et narratifs qu'elle met en place comme un livre ouvert sur le monde et sa rumeur :

Il va de soi – ou il devrait aller de soi – que la lecture, faite par un roman, de la réalité sociale ou du texte social est marquée de façon décisive par les formes, par les conventions qu'il adopte; et que ces formes, ces conventions portent déjà un sens, du seul fait de leur emploi. Le roman de la troisième personne et du passé simple (le *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy) par exemple, implique une vision de la société qui n'est pas celle du roman à la première personne (*L'Avalée des avalés* de Réjean Ducharme) (Marcotte, 1989 : 154).

La « vision de la société » proposée dans *Les particules élémentaires* est celle d'un point de vue unique, la forme et le projet du texte se voulant tantôt balzaciens, tantôt flaubertiens. Dans une perspective herméneutique, et considérant que Houellebecq écrit après l'avènement des totalitarismes du XX^e siècle (avec une référence directe à Dzersinski dans son roman), le demiurge-narrateur peut facilement se confondre avec la figure du dictateur, c'est-à-dire avec celui qui ordonne et *dicte* le récit, comme pour mieux dire de quoi demain sera fait.

L'épilogue est tout aussi éclairant à ce sujet, car il confirme en quelque sorte cette intuition de dictée / diktat d'une façon tout à fait originale. En situant l'énonciation dans le futur (et non pas à

l'époque contemporaine), le roman indique implicitement que tout est décidé « d'avance » dans la perspective narrative du texte autant que dans celle de la technocratie qui s'y dessine. À la manière d'un *deus ex machina*, cet épilogue révèle aussi le vrai visage du narrateur, à savoir l'*übermensch* (du poème liminaire) qui aura triomphé de l'*homo sapiens sapiens* : « Aux humains de l'ancienne race, notre monde fait l'effet d'un paradis. Il nous arrive d'ailleurs parfois de nous qualifier nous-même – sur un mode, il est vrai, légèrement humoristique – de ce nom de “ dieux “ qui les avait tant fait rêver » (Houellebecq, 2010 : 316). Admis généralement comme une voix objective ou comme un complice du lecteur derrière lequel se cache vaguement l'auteur (c'est l'un des apports de l'art du roman chez Balzac⁵), le narrateur de cette autofiction se trahit à maints égards, à commencer par le poème liminaire du prologue. En effet, le « nous » qui s'y révèle (bien avant l'épilogue) comporte d'emblée sa part de mensonges, dans la plus pure tradition des leaders démagogues que furent Hitler et Staline :

Ce que les hommes d'autrefois ont quelquefois pressenti au travers de leur musique, / Nous le réalisons chaque jour dans la réalité pratique. / Ce qui était pour eux du domaine de l'inaccessible et de l'absolu, / Nous le considérons comme

⁵ Les exemples d'intrusions du narrateur balzacien sont connus et nombreux, comme par exemple dans cet extrait tiré d'*Illusions perdues*, où l'impératif lancé par le narrateur semble être celui de l'auteur : « À cet aspect, Lucien reçut un coup à la poitrine, à cet organe encore mal défini où se réfugie notre sensibilité, où, depuis qu'il existe des sentiments, les hommes portent la main, dans les joies comme dans les douleurs excessives. Ne taxez pas ce récit de puérilité! » (Balzac, 1996 : 182-183).

une chose toute simple et bien connue. / Pourtant, nous ne méprisons pas ces hommes [...] (Houellebecq, 2010 : 9).

En matière de langage, la poésie est l'art de la précision et la dernière phrase est ici d'une importance capitale, car elle dit faux. En effet, le mépris caractérise l'ensemble de la narration des *Particules élémentaires* : souvent marqué par la ruse du style indirect libre cher à Flaubert (cela est surtout vrai avec le personnage de Bruno, chez qui le glissement subtil vers la langue misogyne semble ici et là pris en charge par le narrateur), le commentaire méprisant de la narration abonde dans cette œuvre, comme cela a été évoqué précédemment avec les extraits relatifs à Sollers ou au *New Age*. Le lecteur est ainsi en droit de douter du paradis vanté par ce « nous » qui n'est pas sans rappeler le *Nous autres* de Zamiatine, archétype du roman d'anticipation qui aura dénoncé le totalitarisme soviétique naissant, le *nous* communiste aliénant. À la fois touchante et suspecte, la dédicace finale de l'excipit – « Ce livre est dédié à l'homme » (Houellebecq, 2010 : 317) – marque d'ailleurs d'un point final l'intrigue, autant celle du roman que celle de l'humanité, signe évident que l'issue du *meilleur des mondes* houellebecquien s'avère ou s'avèrera pire que celui décrit dans le *1984* d'Orwell...

LA FIN

À la fois dysphorique et euphorique, le roman *Les particules élémentaires* s'intéresse aux conséquences de Mai 68 dans un proche avenir totalitaire : l'avènement du posthumain, sorte de cauchemar rêvé par l'utopie scientifique. Il vise à décrire, voire à décrier, ce moment historique de rupture et de transition, que l'auteur associe à différents enjeux de la postmodernité, de la décadence, du nihilisme, pour mieux dire virtuellement le totalitarisme à naître. Ce

diagnostic et ce tableau du futur émergent d'abord d'un concept-clé, celui de *mutation métaphysique*, qui dialogue autant avec le positivisme comtien qu'avec la métaphysique d'Aristote : idée à comprendre selon une dynamique historique de la rupture et du bon en avant, elle renvoie autant à un système de phases ponctuelles qu'à la constitution d'un *état autre*, dans le sens ontologique du terme. Ce diagnostic passe aussi par l'interdiscours tanshumaniste des personnages – dont l'enthousiasme laisse présager le pire : la fin de l'humanité – et par une narration qui révèle la figure du dictateur, ce « nous » anonyme dont la vérité clame le triomphe de sa propre volonté. Pour revenir aux mots d'Arendt, l'œuvre de Houellebecq oblige une relecture du concept même de totalitarisme, afin d'éviter que l'histoire de l'humanité ne se termine une fois pour toute par un *happy end* mensonger.

BIBLIOGRAPHIE

- ARENDR, Hannah (2002), *Les origines du totalitarisme*, Paris: Quatro / Gallimard.
- ARISTOTE (2003), *Métaphysique*, Paris: Rin.
- BAKHTINE, Mikhaïl (2008), *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris: Tel / Gallimard.
- BALZAC, Honoré de (1996), *Illusions perdues*, Paris: Folio.
- BARTHES, Roland (1972), *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux Essais critiques*, Paris: Seuil / Points.
- CHBERT, Georges (2002), « Michel Houellebecq, lecteur d'Auguste Comte », *Revue romane*, 37 (2), p. 187-204.
- COMTE, Auguste (2002), *Discours sur l'Esprit positif*, Montréal: Les classiques des sciences sociales.
- CROS, Edmond (2003), *La sociocritique*, Paris: L'Harmattan.

- DORÉ, Kim (2002), « Doléances d'un surhomme ou La question de l'évolution dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq », *Tangence*, 70, p. 67-83.
- HOUELLEBECQ, Michel (2010), *Les particules élémentaires*, Paris: J'ai lu.
- MARCOTTE, Gilles (1989), *Littérature et circonstances*, Montréal: L'Hexagone.
- RABELAIS, François (1964), *Pantagruel*, Paris: Gallimard.
- RASSON, Luc (2008), *L'écrivain et le dictateur : écrire l'expérience totalitaire*, Paris: Imago.
- TODOROV, Tzvetan (2010), *Le totalitarisme*, Paris: Robert Laffont / Bouquins. *d'argot militaire*, Paris: Henri Charles-Lavauzelle.